

Audace et ouverture sur le monde

Le festival *Regard sur la relève du cinéma québécois* en sera, du 28 février au 4 mars, à sa cinquième édition. Les organisateurs promettent un événement à la portée de tous, mais qui comptera sa part de gîles à l'endroit du cinéma commercial. Une nouveauté cette année, six films du festival de

Clermont-Ferrand, qui se déroule présentement en France, seront présentés.

David LANTIERE

«Clermont-Ferrand, c'est le deuxième festival de film le plus couru au monde après Cannes. On n'y présente que des courts métrages», explique le directeur de la programma-

tion de *Regard sur la relève du cinéma québécois* Sébastien Filon. Un juge de ce grand festival viendra d'ailleurs pour présenter les films dans la région.

De grands noms du cinéma québécois seront également présents. Le très célèbre Robin Aubert présentera son court métrage intitulé *Lila*, qui fait fureur à Clermont-Ferrand. Dominic Gagnon proposera *De nature à exploser*, qualité de film de recherche. L'audacieux long métrage du jeune Philippe Falardeau, *La soirée gauche de frigo*, qui ose proposer une histoire banale, sans grand héros, mais très réaliste, clôturera les festivités.

Comme chaque année, on fera un focus sur un jeune cinéaste qui sera cette année Guillaume Demet. «C'est un cinéaste très «politically incorrect» qui a fait un film qui s'appelle *Écrase bonhomme*, c'est par dans le coup.» raconte M. Filon.

Pour rendre le tout accessible, les soirées seront divisées en deux parties, la première proposera à l'auditoire des films adressés au grand public, alors que la deuxième comportera des films plus excentriques. Selon Sébastien Filon, «c'est le genre de films qui ont tournés en une fin de semai-



Une scène du court métrage *Snowitch*, du réalisateur Jean-François Rivard. Il sera présenté dans le cadre de *Regard sur la relève du cinéma québécois*.

se avec une caméra d'amateur.»

Un autre événement très apprécié est l'improvisation cinématographique. Lors du cocktail des 300 producteurs à l'ouverture, l'animateur de la soirée, le comédien Louis-David Morasse, le Renault du téléroman *4 et demi...*, demandera à la foule

d'adopter les paramètres d'une histoire. La réalisatrice et scénariste, Louise Archambault, qui a gagné le Jutra du meilleur court métrage l'an dernier, aura 24 heures pour réaliser un film et le présenter. Elle aura avec elle les comédiens de renom Audrey Bernoli et Sébastien Archambault, et Denis

Turpin comme directeur photo, celui-là même qui a remporté le Génie de la photo pour *Métronome*, de Denis Villeneuve.

Le comédien David La Haye sera encore cette année le porte-parole de cet événement unique ayant pour but de donner un auditoire à des cinéastes qui ne sont pas diffusés dans les grandes salles et au petit écran. Le responsable des communications du festival, Stéphane Leblond, croit que ces cinéastes travaillent très fort. Ils font souvent de la publicité et des vidéoclips, pour bien vivre, comme Alain Desrochers, producteur du film *La bouteille*, son premier long métrage, mais qui a tourné plus encore que Pierre Falardeau.

Une conférence de presse dévoilera la programmation officielle du festival en début de semaine prochaine.

Le festival fait son cinéma ses activités qui d'aujourd'hui

Le Progrès-Dimanche, dimanche 18 février 2001

Jeunes cinéastes

La caméra numérique change les données

AMOUREUSEMENT — Ce qui se appelle le cinéma de la réalité, ce n'est pas le cinéma de cinéma, mais bien celui d'aujourd'hui. Il y a un décalage entre ce qui est diffusé dans les salles et ce qui se réalise en termes sociaux? Les choses ont-elles fait au point que le cinéma québécois ait été intégré au public?

Comédiens, réalisateurs, écrivains à leurs heures, Louis-David Morasse et Stéphane Archambault, deux invités particuliers de professionnels qui participent au festival. «Regard sur le cinéma du Québec», nous invite à dire sur le cinéma d'aujourd'hui et sur les réalités politiques de l'écran qui font en sorte que les deux jeunes réalisateurs soient reconnus.

Rencontrés lors de l'annonce de la programmation officielle de la 54^e édition de «Regard sur le cinéma», qui aura lieu du 28 février au 2 mars, les deux comédiens, qui ont tenu en main tous les scénarios dans le studio, se retrouvent pour une conversation avec nous. Ils nous offrent une place de choix aux débats en courts métrages réalisés par des artistes québécois.

«Ce ne passe pas le regard sur le cinéma d'aujourd'hui, c'est un festival d'ouverture provinciale. Le fait de venir à Montréal nous permet de



CINÉMA — Louis-David Morasse et Stéphane Archambault sont plus connus pour leurs rôles respectifs à la télévision, mais ils ont aussi d'importants débuts de cinéma québécois réalisés par des jeunes.

relâcher la pression un peu, ce qui est le pari en fait et ce n'est pas en vacances même si le festival est un peu plus un peu dans quatre jours. Comme il ne s'agit pas d'un festival complet, on n'a pas peur de montrer ses films, ses réalisations, Stéphane Morasse et Archambault.

«Lorsqu'on est jeune, on est très vite et démontre un engagement politique qui prend une autre forme que celle qui est habituellement rattachée à ces termes.

«Nous parlons de la grande aventure humaine à partir de nous, de la réalité des jeunes et même des plus âgés. Plus nous sommes jeunes, plus nous sommes marqués d'un certain cynisme mais les traverses des jeunes sont très diverses. Les jeunes réalisateurs s'intéressent aux choses du travail.»

«C'est aussi parce que nous leur laissons un espace de 10 à 15 courts ou moyens métrages avant de se présenter devant les institutions qui gouvernent le cinéma québécois. Quand on va chercher du financement, notre feuille de route est beaucoup plus intéressante et on se sent nous-mêmes beaucoup plus capables pour diriger une grosse équipe. D'autant plus qu'avec les moyens que nous avons, nous portons tous les chapitres d'une équipe technique en même temps, on fait par bien connaître le métier de chacun», avance Stéphane Archambault.

«C'est aussi parce que nous leur laissons un espace de 10 à 15 courts ou moyens métrages avant de se présenter devant les institutions qui gouvernent le cinéma québécois. Quand on va chercher du financement, notre feuille de route est beaucoup plus intéressante et on se sent nous-mêmes beaucoup plus capables pour diriger une grosse équipe. D'autant plus qu'avec les moyens que nous avons, nous portons tous les chapitres d'une équipe technique en même temps, on fait par bien connaître le métier de chacun», avance Stéphane Archambault.

Espace politique
Ces derniers tiennent d'ailleurs de leur siège lorsqu'ils

travaillent, on ne se sent plus aussi peiné par les institutions politiques. Pourtant, il y a un décalage entre ce qui est diffusé dans les salles et ce qui se réalise en termes sociaux? Les choses ont-elles fait au point que le cinéma québécois ait été intégré au public?

C'est en partie pour ce que l'espace public qui revient aux jeunes que les deux jeunes réalisateurs participent de si bon gré au festival. «Regard sur le cinéma», nous invite à dire sur le cinéma d'aujourd'hui et sur les réalités politiques de l'écran qui font en sorte que les deux jeunes réalisateurs soient reconnus.

«Ce ne passe pas le regard sur le cinéma d'aujourd'hui, c'est un festival d'ouverture provinciale. Le fait de venir à Montréal nous permet de

relâcher la pression un peu, ce qui est le pari en fait et ce n'est pas en vacances même si le festival est un peu plus un peu dans quatre jours. Comme il ne s'agit pas d'un festival complet, on n'a pas peur de montrer ses films, ses réalisations, Stéphane Morasse et Archambault.

(Photo Jeanne Lévesque)

leur genre que certains trouvent que les jeunes ne font pas du cinéma engagé, qu'ils se regardent le nombril au lieu de regarder des histoires qui touchent le peuple.

«J'ai bien de la difficulté avec le terme "engagé". L'engagement n'est pas que politique, il est aussi social, humaniste. Déjà dire artiste à notre âge, alors que nous sommes plus de 6000 à se battre pour gagner notre pain, c'est être engagé. Si ce n'est pas engagé de parler de sa poche pour tourner quelques films, je ne sais pas ce qu'est l'engagement», dit Louis-David Morasse.

«Lorsqu'on parle de "la"

Regard sur la relève à l'ère 2000.com

LUC PERREAULT

« SI NOTRE cinéma traverse une crise c'est peut-être parce que ses films sont plats. »

Ainsi s'exprime, à côté des discours de bienvenue des nobles saguénéens, Guillaume Demers dans le programme-souvenir du festival Regard sur la relève du cinéma québécois qui s'ouvre ce soir à Jonquière.

Le jeune cinéaste n'y va pas avec le dos de la cuillère pour malmenier ses aînés : « Depuis trop longtemps, fulmine-t-il, les cinéastes ont perdu le tour de mettre leurs tripes sur la table d'une façon divertissante. »

Il y va de ses conseils à ces croquants qui osent encore faire des films : « Ceux qui regrettent l'âge d'or du cinéma québécois, écrit-il, devraient se recycler et devenir critiques de cinéma, mais surtout pas jurés de comité de sélection... Le cinéma québécois a besoin de cette nouvelle génération de cinéastes qui a envie de brasser des cages et de faire les fous jusqu'au matin. On n'est plus en 25 avant Jésus-Christ. On est en 2000.com. »

Cette profession de foi donne le ton à Regard sur la relève qui, pour sa cinquième année d'existence, a dépassé le stade de « festival de garage » qu'il était à ses débuts. Après une avant-première hier, à Roberval, l'événement débute officiellement ce soir à la salle François-Brossard de Jonquière par une brochette de courts métrages : *Kilby Fine* de Tara Johns, *Coq de Dominique Boisvert* et *Luc Otter*, *Le Fils noir* d'Essen Isik, *Un arbre avec un chapeau* de Pascal Sanchez et *Lila* de Robin Aubert.

À Regard sur la relève, l'accent est mis sur le court métrage, véhi-

cule privilégié, comme on le sait, des débutants. Le modèle dont s'inspire l'événement saguénéen, c'est Clermont-Ferrand, un festival consacré exclusivement aux courts métrages. Un nouveau volet international permettra incidemment de découvrir quelques oeuvres primées ces dernières années par ce grand-frère français.

Une exception parmi les 38 films au programme de cette cinquième manifestation qui se déroule jusqu'à dimanche simultanément à Jonquière et à Chicoutimi : *Le Meilleur gaucher du frigo*, premier long métrage de Philippe Falardeau. Selon Stéphane Leblond, porte-parole du festival, c'est leur statut de premières oeuvres qui constitue la raison d'être de ce Regard sur la relève.

L'événement se distingue par des activités originales. Par exemple, on procédera samedi à une lecture de scénarios. Louise Archambault, qui remporta l'an dernier le Jutra du meilleur court métrage avec *Amélie Solé*, devra quant à elle relever un lourd défi : tourner en 24 heures un court métrage dont les contraintes lui seront imposées par le public lors de la Soirée des 100 producteurs, ce soir. Secondée par André Turpin à l'image et Steve Asselin au montage, la réalisatrice pourra voir dès demain soir le résultat de son court métrage qui met en vedette Audrey Benoit et Stéphane Baillargeon.

Guillaume Demers aura droit, de son côté, à un traitement de faveur. Une chambre à coucher, baptisée la « chambre à Guillaume », servira de décor à la projection de ses premiers films, dont son plus récent (à savoir de musique) : *Écrire bonhomme l'en pu dans l'oup*.

Éric Bachand

Vers un cinéma ouvert aux jeunes et aux régions



CINCOUTIMI (CT) - Heureux hasard direz-vous que celui qui a projeté le Saguenéen d'adoption Éric Bachand dans le monde du cinéma plutôt que celui de la direction publicitaire vers laquelle il se destinait initialement.

Celui qui s'était intéressé à ses cours de cinéma à l'UQAC d'abord pour en maîtriser l'aspect technique, se déprime sans compter sur tous les fronts depuis 11 ans pour que se développe un cinéma

québécois ouvert aux jeunes et aux régions.

Ces mots-là ne sortent pas de la bouche d'Éric Bachand qui, malgré ses nombreuses réalisations, avance dans la vie comme



remblay

avec une simplicité qui le garde branché sur le monde qui l'entoure.

«C'est une chaîne de plusieurs hasards qui m'ont mené où j'en suis aujourd'hui. Comme tout le monde dans ce domaine, ma première idée a toujours été de faire "mon" film, mais avant d'y arriver j'avais bien des choses à apprendre et j'ai commencé par "manger" du cinéma autant que possible», raconte le fondateur et directeur artistique du festival «Regard sur la relève du cinéma québécois au Saguenay».

Frais émoulu de l'université, Éric Bachand travaille en 1996 comme bénévole au Festival du nouveau cinéma à Montréal. «c'était surtout pour avoir des billets gratuits aux projections et voir les dessous d'un festival», et découvre du même coup le peu de visibilité dont jouait le cinéma québécois.

«Revenue dans la région, je me suis demandé si un festival marcherait ici. J'ai appelé les quelques contacts que je m'étais fait à Montréal et réussi à trouver une vingtaine de films de jeunes réalisateurs québécois. On a présenté trois séances gratuites au Métronome et à la galerie Le Lobe pour vérifier l'intérêt que ça avait auprès de la population. Nous avons attiré une cinquantaine de personnes par séance dont Isabelle Rioux, une enseignante en arts, qui n'a pas raté une seule séance. C'est avec elle que j'ai préparé la 2e édition du festival, qui est devenue en cinq ans le troisième en importance au Québec, mentionne le réalisateur et membre du regroupement d'artistes en arts visuels l'atelier Toutouat.

Assez inouïement, Éric Bachand aurait souhaité laisser la direction artistique du festival «Regard sur la relève...» cette année, alors que tout roule rondement, mais il n'y avait pas de... relève pour son poste.

«C'est ma dernière année comme directeur artistique. Je suis prêt à passer à autre chose maintenant, je me sens à un tournant de ma vie. Je croyais à un festival avec une âme régionale, adapté aux gens d'ici avec la présence des réalisateurs pour des échanges avec le public. Chaque année le festival a permis de garder des créations et d'encourager de

nouveaux projets de cinéma. Le festival a contribué à créer un milieu pour le cinéma et aujourd'hui toutes les étapes de la réalisation d'un film peuvent s'effectuer dans la région, par de vrais professionnels.»

Sans dépenser ses énergies, Eric Richand a ouvert plusieurs portes au profit de lui. Stage de cinéma en France, rotation multimédia avec les autres membres de l'atelier Toutou, scénarisation et réalisation de courts métrages avec une caméra numérique («pour me faire la main et voir si j'ai un certain talent»), repérage de lieux de tournage pour de grosses productions, voilà un tout occupé du jardin qu'a semé le jeune homme de 33 ans en moins de 10 ans.

Parallèlement à ces expériences professionnelles, Richand a poursuivi son engagement et sa réflexion envers le cinéma de la relève en devenant le plus jeune membre à siéger sur un comité de la Régie du cinéma, mais sur pied par la ministre Agnès Blais dans le cadre de la Loi du cinéma.

«Je suis le plus jeune sur le comité "Sensibilisation des publics" et c'est décevant de constater que c'est une majorité de gens âgés qui décident aujourd'hui ce qui sera disponible pour toutes les autres générations. Il y a un déséquilibre là-dedans. Ce sont des gens qui n'ont plus de jeunes enfants, ni d'ados et qui se préoccupent peu de la relève. Les choses ont silencieusement changé, les structures qu'ils soutiennent ne conviennent pas du tout aux démarches des jeunes, il n'y a pas de place pour eux», constate Eric Richand.

Loin de lui faire baisser les bras, ce genre de réflexion pousse davantage le réalisateur en lui à se faire entendre, à utiliser tous les moyens possibles et même à en inventer pour se tailler une place, à lui et à d'autres.

«J'ai la confiance maintenant, je ne sais pas si ce que je fais sera bon mais je me commets de plus en plus et ça me permet de rester éveillé, d'être impliqué dans plein de choses. Mon rêve est de présenter des films produits ici et les monteurs se mettent en place pour que ça se concrétise», lance Eric Richand.



Photos Trannôt Lévesque



Exposition de Denis Côté

Manifestations

5^e Regard sur la relève du cinéma québécois au Saguenay

Un genre qui s'éclate

La cinquième édition du festival Regard sur la relève du cinéma québécois au Saguenay, festival sans compétition, s'avère probablement l'édition charnière pour cette rencontre cinématographique en croissance. En effet, le festival présentait cette année plus d'une trentaine de films, mais un seul long métrage, celui de Philippe Falandreau, *La Moitié gauche du frigo*, tandis que six courts provenaient du Festival du court métrage de Clermont-Ferrand, dont l'apport a permis la création d'un nouveau volet international offrant quelques bijoux d'écriture filmique, tel *L'Origine du problème*, film de l'Espagnol Albert Pineda proposant une variation originale sur un thème usé, l'inspection d'un homme d'âge mûr en crise existentielle. Toujours dans le volet international, deux autres films méritaient une mention : *Surveiller les terres*, d'Inès Rabadan (Belgique), jolie fable sur la liberté et le travail, doublée en filigrane par un substrat très subtil de lutte de classes, et *Salam*, de Souad Le-Bouhadi (France), relatant avec force émotion les derniers jours d'un immigré arabe en terre française.

Le festival présentait également un film important, tourné en 48 heures selon de cocainobolesques contraintes d'écrites à la réalisatrice Louise Archambault et à son équipe lors de la soirée d'ouverture par tous les festivaliers présents. L'absence de ces contraintes ne laissait penser que calembour, prévisibles et grossiers, mais la bande d'improvisateurs est parvenue à réaliser un suspense plutôt crédible qui évite les nombreux pièges de la facilité. Très original et participant de la convivialité générale du festival, ce concept-événement particulier a reçu un accueil du public et les jurés, un moment très attendu et intéressant; l'idée semble donc à retenir.

Dans le même paradigme, une soirée intitulée « Tourner à tout prix ! » proposait des courts métrages produits en quelques jours grâce aux merveilles de la technologie américaine. Ainsi, *L'Académie du Colonel Fondant* (collectif fondé par Francis Leclerc et Louis-David Morasse) offrait un pastiche de *Fargo*, des frères Coen; *Frigo* marque par la force de l'adaptation et le jeu des acteurs en symbiose avec le ton. Sébastien Pilote présentait quant à lui un film d'art tourné numériquement (étonnant). *Wiper*, tandis que le critique et cinéaste Denis Côté, avec son *Kouvolove*, proposait sa vision de la distanciation émotionnelle d'une société de

proximité, surtout médianque. Enfin, Robin Aubert et Daniel Grenier avec *Les Frères Moral* ainsi que Jean-François Rivard avec *Soowitch* (un Woody Allen purement fantastique témoignant d'un excellent travail d'écriture) profitaient de cette catégorie pour amener leur retour au Saguenay grâce à un exercice de style soutenu.

Le court métrage québécois tourné en format 35 mm n'a rien à envier à celui du reste du monde. En effet, le très beau et touchant *Soleil glacé*, de Kim Nguyen, paraît tellement tributaire d'une esthétique et d'une thématique internationales que plusieurs cinéphiles croyaient voir une œuvre vietnamienne en provenance de Clermont-Ferrand ! Le court québécois s'éclate littéralement tous azimuts avec des films personnels évoquant une passion bouleversante, *Le Cuir et moi*, de Louis-Martin Bois-Gaudet, jusqu'au plutôt tragi-comique (malgré une photographie léchée et une caméra fluide, l'iconoclaste du film *Écrire bonhomme l'es po dans l'coup*, de Guillaume Derouet, amuse – pendant un temps –, en passant par la méditation introspective d'une femme décalée dans *Killing Time*, de Tara Johns).

Chaque festival révèle un auteur prometteur. Au Saguenay, deux films s'échappent du peloton : celui de Robin Aubert, *Lila*, primé à Clermont-Ferrand, et celui de Frédéric Lapière intitulé *Romain et Juliette*. Aubert raconte la plus simple des histoires, une histoire d'amour à sens unique, mais il la joue entre deux regards de la rue; l'écriture est forte et vivante, touchante et frustrante, appuyée par l'interprétation extraordinaire de la sœur néophyte du cinéma, Ève Aubert dans le rôle-titre, et Joël Mario en amoureux enragé aux maribres doux et à la réflexion articulée. Le film d'Aubert démontre que les histoires se ressemblent toutes, mais que le traitement choisi est la seule voie originale. *Romain et Juliette* participe du même dialogue en mettant en scène la séparation d'un couple marié depuis plus de 50 ans; l'écriture de Lapière évite admirablement les pièges du pathétique et du mélodramatique et présente une variation sur le thème de l'amour qui peut paraître choquante puisque les deux n'ont pas encore leur place au grand écran et parce que leur émotion, comme tout le reste, semble, à nos jeunes perceptions, arrêtée. Le film montre, avec toute la simplicité formelle qui sied au rythme de vie de ces protagonistes, toute l'ironie de ce qu'ils sont encore capables.

Alexandre Lafont